

La Semaine Religieuse

DE
Québec

VOL. XVIII

Québec, 16 décembre 1905

No 18

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V. A. HUARD

SOMMAIRE

— o —
Calendrier, 273. — Les Quarante Heures de la semaine, 273. — *Le Manuel anticoolique* de M. le chanoine Sylvain, 274. — A propos de théâtre, 275. — Chronique diocésaine, 278. — Au diocèse de Saint-Hyacinthe, 279. — Lettre d'un cabaretier à sa Majesté satauique, 279. — Le seul pays hostile à l'Eglise, 280. — Agir et laisser dire, 281. — La dévotion à saint Expédit, 282. — Nations protestantes et nations catholiques, 283.

Calendrier

— o —

17	DIM.	*vl	III de l'Avent. 2 cl. <i>semid.</i> Kyr. de l'Avent. I Vêp. du suiv., mém. du dim, <i>O Sapientia.</i>
18	Lundi	b	Expectation de la B. V. M., <i>dbl. maj.</i>
19	Mardi	†vl	De la férie.
20	Merc.	†vl	Jeune. Quatre-Temps. (Vigile.) De la férie.
21	Jeudi	r	S. Thomas, apôtre, 2 cl.
22	Vend.	†vl	Jeune. Quatre-Temps. De la férie.
23	Samd.	†vl	Jeune. Quatre-Temps. De la férie.

Les Quarante Heures de la semaine

— o —
18 décembre; Saint-Jean, I. O. — 20, Saint-Benjamin. —
21, Tewkesbury. — 23, Hospice Saint-Antoine.

Le « Manuel antialcoolique » de M. le Chanoine Sylvain

— o —

Délégation Apostolique.

Ottawa, le 22 novembre 1905.

M. R. Ph. Sylva Chan.,
Rimouski, P. Q.,

Monsieur le Chanoine,

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre petit « Manuel antialcoolique. » Bien qu'on pût désirer voir certains points traités avec plus de développement, cependant votre ouvrage, bref et concis, est à la portée de tous et pourra faire un grand bien.

L'ivrognerie est un terrible fléau qu'il faut combattre à outrance. Ils sont innombrables les maux qu'il produit chez l'individu, dans la famille et dans la société. C'est un des vices les plus bas et les plus détestables. Si les autres vices obscurcissent plus ou moins la lumière de l'intelligence, l'ivrognerie l'éteint complètement. Elle donne la mort à l'âme, conduit à toutes sortes de dégradations, jette la désolation au sein des familles, couvre de honte les coupables, et déshonorent même la société à laquelle ils appartiennent.

Malheureusement ce vice a fait trop de progrès dans ce pays. Tous les hommes honnêtes qui ont à cœur le bien commun, et spécialement tous les prêtres devraient faire tous les efforts possibles pour le détruire. Il faut inspirer à notre peuple et surtout aux jeunes intelligences l'horreur la plus profonde pour l'ivrognerie.

Je crois que votre manuel contribuera beaucoup à obtenir ce résultat. J'ai vu avec plaisir qu'il a été recommandé par plusieurs Prélats de ce pays. J'y ajoute mes propres félicitations, et vous prie de me croire, monsieur le Chanoine,

Votre dévoué en J.-C.,

† DONAT, ARCHEVÊQUE D'EPHÈSE,
Délégué apostolique.

A propos de théâtre

— o —

Sarah Bernhardt est enfin venue à Québec. Son passage en notre ville a été aussi funeste, que bruyant fut son départ.

Durant deux semaines, cette comédienne, tristement célèbre, a fait le sujet de toutes les conversations, et Dieu sait combien de gens, d'ordinaire assez sensés, ont, à cette occasion, affirmé de sottises et fait de choses regrettables.

Ce triste événement nous donne l'idée de poser une question, et d'exprimer quelques considérations pratiques et utiles pour notre gouverne à l'avenir.

Qui doit être regardé comme responsable de la visite de cette artiste ?

D'abord cette responsabilité incombe aux actionnaires et aux directeurs de l'Auditorium. Parmi eux se trouvent des citoyens honnêtes, des chrétiens convaincus, des catholiques fervents. Ils savent qu'à l'Auditorium on joue souvent des pièces d'une immoralité et d'une impiété révoltantes; ils savent que ce théâtre est une école de corruption et de scélé-ratesse où l'on foule aux pieds les vertus les plus saintes, où l'on s'étudie à présenter sous des couleurs acceptables le suicide, le parricide, le viol, l'adultère, l'inceste, et tous les vices; ils savent que ceux qui vont à ce théâtre n'y trouveront presque jamais le jeu sublime des hautes passions de l'âme, mais bien plutôt les excitations à la débauche; ils savent en un mot que ce théâtre est un lieu

où le vice éhonté

Donne, pour tous les prix, leçons d'impureté.

Ils savent tout cela; et le front haut, la conscience tranquille, ils se croient bons citoyens, ils fréquentent les églises, et ils dorment en paix. Heureux, quand ils ne vont pas eux-mêmes applaudir à de tristes artistes, jouant de tristes comédies; heureux, encore, quand ils ne conduisent pas leurs enfants à de dégoûtantes exhibitions, sans redouter de flétrir des âmes candides à la vue de hontuses turpitudes !

Ces citoyens savaient que Sarah Bernhardt venait à Québec; ils connaissaient le répertoire des pièces qu'elle a coutume de jouer dans ses tournées d'Amérique; ils ne pouvaient ignorer que la plupart de ces pièces étaient immorales, qu'un

grand nombre tournaient en ridicule les dogmes de notre Eglise. Pourquoi n'ont-ils pas empêché cette artiste de venir ici ? Au moins pourquoi n'ont-ils pas exigé qu'elle jouât des pièces que notre population chrétienne eût pu entendre sans danger et acclamer sans crime ?

Ils ne l'ont pas fait, et ils ont par là même manqué à leur devoir de citoyens et de chrétiens.

Qui doit encore être regardé comme responsable de la venue de cette artiste ?

Ils ont cette responsabilité, ceux de nos citoyens qui, le printemps dernier, sont allés entendre Réjane malgré la défense si sage de nos supérieurs ecclésiastiques. S'ils avaient alors obéi à l'autorité de ceux qui sont chargés de nous éclairer et de nous diriger ; si Réjane avait joué ses pièces immorales dans une salle vide, les directeurs de l'Auditorium auraient encore invité Sarah Bernhardt, mais ils auraient évidemment exigé d'elle qu'elle vint faire preuve de son talent incontestable dans des pièces que tous auraient pu aller entendre sans danger.

Et aujourd'hui nous n'aurions pas à gémir sur les tristes événements qui viennent de se passer et qui feront tache dans l'histoire de notre bonne vieille ville de Québec.

Ces événements nous ont fait constater une fois de plus que le sens vraiment chrétien nous manque.

Voici une comédienne qui vient au Canada. Elle sait que notre nation est catholique. Si elle eût compris ce qu'est la délicatesse, elle eût joué des pièces qui n'étaient pas de nature à froisser nos convictions.

Or, à Québec et surtout à Montréal, elle rend sur la scène des œuvres dans lesquelles notre religion est montrée sous un jour odieux, dans lesquelles est ridiculisée l'Eglise, c'est-à-dire ce que nous avons de plus cher au monde.

Malgré cela, notre population reste paisible ; plusieurs mettent de côté les conseils, les supplications des évêques, et vont applaudir l'artiste.

Mais voilà que quelques journalistes ont la malencontreuse idée d'aller faire visite à la « Divine », et à elle, vient l'idée plus malencontreuse encore de dire que nous n'avons pas de grands hommes, que Sir Wilfrid Laurier lui est inconnu, que les Canadiens-Français sont des arriérés, etc.

Aussitôt, le sang bouillonne dans les veines, les têtes se montent et on veut faire comprendre à cette Juive que, si elle a le droit d'insulter impunément notre religion, de ridiculiser notre Eglise, de nous enseigner le vice, elle n'a pas le droit de dire que nous sommes un peuple d'imbéciles.

Et cependant nous lui avons bien donné raison de le croire, puisque plusieurs de nos concitoyens avaient eu le triste courage d'aller écouter ses distribes contre leur religion et applaudir à son mépris les vertus chrétiennes

Ne sont-ce pas là des choses tristes à constater ?

Nous sommes loin d'approuver ce qui s'est fait le soir du départ de Sarah Bernhardt. De telles exagérations dans l'expression d'un mépris légitime sont toujours regrettables, bien qu'elles puissent être difficilement empêchées.

Ces événements serviront peut-être, du moins, à faire réfléchir quelques-uns de nos concitoyens, et à leur faire prendre la résolution d'agir désormais avec plus de prudence.

Tous nos bons curés, à la demande de notre digne archevêque, ont donné d'excellentes instructions aux fidèles confiés à leurs soins ; ils leur ont rappelé que dans tous les temps les meilleurs esprits ont regardé le théâtre comme funeste aux bonnes mœurs, qui seules protègent les nations contre la décadence ; que le théâtre actuel est arrivé à un état de dévergondage qui ne permet plus aux personnes tant soit peu honnêtes de le fréquenter ; ils ont cherché à leur faire comprendre qu'au théâtre, tel qu'il est aujourd'hui, on apprend deux choses également funestes : l'une à se dégoûter de tout ce qui est sérieux, et par conséquent de tous ses devoirs ; l'autre, à chercher dans la dissipation le remède à ce dégoût. Le premier de ces désordres est un obstacle à toutes les vertus, et le second est un acheminement à tous les vices.

Ces vérités, exprimées avec clarté et conviction, ont produit leur effet. Elles ont empêché beaucoup de nos concitoyens, capables de sacrifier le plaisir au devoir, de faire une faute grave en ne suivant pas les sages conseils de leur archevêque ; et elles mettent le remords dans la conscience — sinon la rougeur de la honte au front — du petit nombre de ceux qui n'ont pas eu le courage de remplir leur devoir.

Chronique diocésaine

— o —

— Dimanche dernier, S. G. Monseigneur l'Archevêque assistait, à l'église de Saint-Roch de Québec, à la clôture solennelle d'une retraite donnée aux hommes et aux jeunes gens de la paroisse. L'immense église était absolument remplie ; on ne pouvait, sans la plus vive émotion, être témoin du recueillement et de la piété de cette multitude d'hommes et de jeunes gens.

M. le curé de Saint-Roch profitait de l'occasion pour inaugurer l'association de tempérance qu'il vient de fonder et qui compte déjà plus de 1500 membres.

— Le concert sacré donné le 8 décembre, à l'église de Saint-Sauveur, par le chœur de l'orgue de la cathédrale de Montréal, avait réuni une assemblée nombreuse et choisie. On n'entend que des éloges de la beauté de la musique toute canadienne qui était au programme, et de la perfection avec laquelle elle a été exécutée.

— Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception, avait lieu, au couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus, une cérémonie de profession religieuse présidée par Monseigneur L.-A. Paquet, P. A., directeur du grand Séminaire, assisté de MM. les abbés F.-C. Gagnon, chapelain de la communauté, et T. Paquet, prêtre du Séminaire.

M. l'abbé J.-A. Langlois, professeur, a donné le sermon de circonstance.

Ont fait profession : Mlle Delzina Bédard, de Charlesbourg, en religion, Sr Colombe de la Croix ; Mlle Ida Lalonde, d'Ottawa, en religion, Sr Louis-Bertrand.

— Le 8 décembre, au monastère des Trappistines de Saint-Romuald, le Rév. Abbé d'Oka a présidé une cérémonie de Prise d'habit.

Ont reçu le saint habit : Mlle Joséphine Deguise, en religion Sœur M.-François d'Assise, novice de chœur ; et Mlle Ellen O'Connor, en religion Sœur M.-Véronique, novice converse.

— La séance publique qui fut donnée mardi soir, à l'Université Laval, par la Société du Parler français, a été de tout premier ordre, comme celle de l'an dernier. La partiemusicale

a été digne de la partie littéraire ; l'une et l'autre étaient dignes de l'assistance d'élite qui a répondu à l'invitation de la Société.

— o —

Au diocèse de Saint-Hyacinthe

Le choix de Monseigneur A. X. Bernard, comme successeur de feu Monseigneur Decelles sur le trône épiscopal de Saint-Hyacinthe, a réjoui tous les fidèles de la province de Québec, sans étonner personne.

Les vertus et les talents du nouveau pontife l'avaient marqué depuis longtemps pour cette plénitude du sacerdoce.

Nous prions Sa Grandeur d'agréer nos humbles hommages, et les souhaits que nous formons pour le bonheur et la fécondité, en fruits de salut, de sa carrière épiscopale.

— o —

Lettre d'un cabaretier à Sa Majesté Satanique

(Traduit du *St. Xavier, Cin., Calendar.*)

Monsieur,

J'ai ouvert des appartements équipés de tous les appâts du luxe pour y vendre du rhum, du vin, du genièvre, de l'eau de vie, de la bière et tous leurs composés. Nous pourrions tous deux réaliser nos objets différents par une action commune. Je viens donc vous proposer une société. Tout ce que je veux avoir des hommes, c'est leur argent ; tout le reste sera à vous.

Amenez-moi les gens industriels, à l'aise et tempérants, et je vous les renverrai ivrognes, pauvres et mendiants.

Amenez-moi l'enfant, et je réduirai à rien les plus chères espérances du père et de la mère.

Amenez-moi le père et la mère, et j'établirai la discorde entre eux et je les rendrai des sujets d'imprécation et d'opprobre à leurs enfants.

Amenez-moi le jeune homme, et je ruinerai sa réputation, je détruirai sa santé, j'abrègerai sa vie et je ferai s'évanouir les plus hautes et les plus pures aspirations de la jeunesse.

Amenez-moi le disciple déclaré du Christ, et je flétrirai et

rendrai stériles tous les sentiments de dévotion dans son cœur, et je l'enverrai semer l'infidélité et le crime parmi les hommes.

Amenez-moi le ministre de l'Évangile, et je ternirai la pureté de l'Église, et la religion deviendra une source d'infection sur la terre.

Amenez-moi l'avocat et le juge, et j'éloignerai la justice, je briserai l'intégrité de nos institutions civiles, et le nom même de la loi sera sifflé et raillé par les rues.

Amenez-moi la jeune femme, je lui ôterai sa vertu et je vous la renverrai flétrie et gâtée, devenue un instrument de corruption pour les autres.

Amenez-moi l'artisan et l'ouvrier, et son propre argent — fruit légitime de ses durs labeurs — servira à installer la misère, le vice et l'ignorance à son propre foyer.

Dans l'attente de votre réponse, je demeure

Votre dévoué

X., cabaretier.

Le seul pays hostile à l'Église

La *Civiltà cattolica* publie une étude où l'auteur signale le fait que le gouvernement français est le seul, dans le monde civilisé, à afficher sa haine pour l'Église.

« Tous les autres Etats, dit-il, y compris les plus forts et les plus prospères, y compris les non catholiques et même les infidèles, la Turquie, la Chine, le Japon, traitent l'Église avec respect ; ils mettent leurs soins à conserver avec elle des relations pacifiques. La France seule est engagée dans une guerre religieuse. Ce seul fait suffit à discréditer dans l'opinion publique l'orientation présente de la politique antireligieuse en France ; il crée contre son gouvernement une forme préjudicielle de jacobinisme sectaire, de fanatisme, de folie et de haine anticléricale. »

Le maître, avec un seul œil, voit mieux que le serviteur avec quatre. Surveillons donc nous-mêmes nos affaires.

Agir et laisser dire
— o —

Un missionnaire s'en allait prêcher pour la première fois le carême à Paris. Saint François de Sales crut devoir auparavant lui apprendre à faire peu de cas de ce que le monde pourrait dire ou penser de son talent oratoire. Et, pour le convaincre, il lui raconta l'histoire que voici :

Le supérieur d'un collège avait chargé un bon vieillard de la conduite de l'horloge, afin de l'empêcher de s'ennuyer. Mais, en ayant essayé, celui-ci trouva qu'il n'avait jamais eu aucune obéissance plus fâcheuse ni plus difficile.

« Quoi, lui dit le supérieur, de hausser les contrepoids deux fois le tour !

— Oh ! non, mon Père ; mais, c'est que je suis tourmenté de tous les côtés.

— Comment cela ? reprit le supérieur.

— C'est, dit-il, que quand l'horloge tarde, ceux qui travaillent au collège s'en plaignent ; et, pour les contenter, je l'avance un peu. Mais ceux qui sont en ville me tombent aussitôt sur les bras, disant que l'horloge va trop vite. Et, si je la retarde pour les satisfaire, voilà les autres qui recommencent leurs plaintes, de sorte que ma tête est comme le timbre sur lequel frappe le marteau de l'horloge, et j'en suis tout étourdi. »

Le supérieur, pour le consoler, lui dit :

« Je veux vous donner un très bon avis et qui mettra la paix partout. Quand l'horloge avancera et que l'on s'en plaindra, dites : Laissez-moi faire, je la retarderai bien.

— Mais les autres, répartit le bonhomme, viendront crier à leur tour.

— Dites-leur, reprit le supérieur : Bien, mes enfants ; soyez tranquilles, d'un coup de pouce, je la hâterai d'aller. Mais, après tout, laissez marcher l'horloge son grand chemin et comme elle pourra. Donnez seulement ainsi de bonnes et douces paroles aux uns et aux autres ; tous seront contents, et vous en paix, ce qui importe beaucoup. »

« Voyez-vous, mon ami, continua saint François, s'adressant au jeune orateur, vous allez être en butte à divers jugements. Si vous vous amusez à ce que l'on pourra dire ou penser de vous, vous n'aurez jamais fait.

« Il faut vous montrer aimable et conciliant avec tous, par de douces paroles, dites à propos ; mais, quoi qu'on dise de vous, allez votre grand chemin, suivez votre inspiration ; ne l'altérez pas par tant d'avis que vous recevrez, la plupart contraires. Regardez Dieu, et puis abandonnez-vous fort à l'esprit de grâce. Il nous doit importer peu d'être jugés par les hommes. C'est Dieu qui sera notre juge suprême. Il voit le fond des cœurs et nous tient compte de notre bonne volonté, de nos intentions droites. »

(*Esprit de saint François de Sales.*)

La dévotion à saint Expédit

De la correspondance romaine de la Semaine religieuse de Montréal.

On cherche en ce moment à faire dans la presse catholique une campagne en l'honneur de saint Expédit, et Mgr Cascioli a rompu dans la *Vera Roma*, excellent journal d'ailleurs, parfaitement et nettement catholique, une lance en faveur de ce saint. Certes, je le vénère, je l'admire et voudrais bien l'imiter. Il est inscrit au martyrologe le 19 avril, et est le troisième d'une série de six personnes qui souffrirent le même jour pour la foi et, comme dit le martyrologe, furent couronnées le même jour. Qu'étaient-elles ? On l'ignore. Le seul martyrologe manuscrit de Dijon dit que ces martyrs étaient soldats, tous les autres se taisent sur ce qualificatif que ne reproduit pas le martyrologe romain. Cette attribution est par conséquent extrêmement douteuse, puisqu'elle n'a en sa faveur qu'un seul manuscrit.

Or, depuis quatre ou cinq ans, on a mis en honneur, à Rome, le culte de saint Expédit. Pourquoi n'avoir pas pris celui de saint Herménogène, chef de ce groupe, et qui, par conséquent, était le plus célèbre ? Je l'ignore, ou plutôt, par la façon dont s'est développé le culte de saint Expédit, je le devine. Le nom latin de ce martyr veut dire : « Il est expédient » ; mais le nom italien *spedito* signifie faire vite, — et c'est ce misérable calembourg qui a fait la fortune de ce saint. Pour mieux l'accen-
tuer, on a fait des images de saint Expédit qui est représenté,

vêtu en soldat romain, tenant dans ses mains une croix et ayant à ses pieds un corbeau. Le corbeau est encore une trouvaille. Il croasse et semble dire *cras, cras*, demain, demain ; tandis que saint Expédit se dresse comme pour dire « non pas demain mais aujourd'hui, je suis Expédit, *spedito*. » Avouons que tout ceci n'est pas sérieux et que si nous devons rendre un culte à tous ceux qui sont morts pour Dieu, il ne faut pas trouver les raisons de ce culte dans un misérable jeu de mots qui n'a de raison que dans la langue italienne. Saint Expédit est un puissant intercesseur auprès de Dieu ; mais il n'y a pas de comparaison à faire entre l'enjouement pour son culte et pour celui de sainte Philomène. Le second a été fondé sur des miracles, qui se sont produits dès que ce saint corps a été tiré des catacombes de Priscille. Le culte du premier remonte à cinq années à peine, et n'a pour origine qu'un mauvais jeu de mots italien. Il a transformé un martyr du Christ mort en Arménie, dont on n'a pas les reliques, en un saint qui doit accorder d'une manière expéditive les grâces qu'on lui demande. Ce culte, comme il est, est tellement mélangé de superstition, qu'il y aurait peut-être lieu d'interdire le premier pour ne pas donner prétexte à la seconde.

DON ALESSANDRO.

— o —
Nations protestantes et nations catholiques

— o —
 (Suite)

De l'argumentation de saint Augustin, il faut particulièrement retenir, croyons-nous, la différence entre deux questions très distinctes.

On peut comparer deux pays de religion différente, montrer que leur fortune est inégale au point de vue de la puissance politique et de la prospérité matérielle, et conclure : « Donc la religion du pays le plus puissant et le plus riche est, par le fait même, la religion véritable. » C'est là un grossier sophisme, que le saint docteur répudie avec dédain.

Mais on peut aussi constater la supériorité politique ou économique d'un Etat professant telle religion fausse, puis l'infériorité contraire d'un Etat professant la religion vraie, et conclure : « Donc telle religion fausse a l'avantage de pro-

curer du moins la puissance et la prospérité temporelles, alors que la religion vraie en impose le *sacrifice*, et — très bonne pour conduire au ciel — détermine sur la terre l'appauvrissement et la déchéance des peuples qui l'adoptent. » Ainsi Rome païenne et Rome chrétienne. C'est le fond du problème délicat que saint Augustin prit tant de peine à résoudre.

Si nous considérons les choses *dans l'abstrait*, la possibilité d'une telle hypothèse paraît difficilement admissible. Dieu même est, en effet, l'auteur de la *société civile*, puisque celle-ci répond aux exigences de la nature raisonnable. Dieu même lui a marqué sa fin prochaine, qui est le *bien commun*, d'ordre social et temporel. Or, pour observer la volonté divine en adoptant la vraie religion, en obéissant à la véritable Eglise, les peuples seraient nécessairement condamnés à sacrifier leur raison d'être, à ne pas atteindre le bien commun temporel, et à subir une déchéance économique ou politique. A vrai dire, il est invraisemblable que l'ordre providentiel admette une pareille anomalie.

Pendant rien n'est plus irréfutable qu'un *fait* ; et le système contemporain de la supériorité protestante, formulé surtout par M. de Laveleye, prétend ne s'appuyer que sur un *fait manifeste* et ne donner que son *interprétation obvie*. Dès lors, bien inutiles et superflus deviendront tous les raisonnements, tous les principes. La réalité brutale s'imposera : le catholicisme et le protestantisme auront causé, l'un la chute, l'autre la grandeur des pays qui les ont adoptés.

Le système ainsi proposé ne doit être révoqué en doute que si, par hasard, le *fait* n'est pas incontestable et si l'*interprétation* du fait n'est pas très rigoureuse.

* * *

Que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique aient aujourd'hui une prospérité fort brillante, surtout en comparaison de la France, de l'Autriche, de l'Espagne, nul ne peut raisonnablement y contredire. Mais est-il également exact de dire que *tous les pays protestants éclipsent tous les pays catholiques* ? N'y a-t-il, en fait, que progrès d'un côté, que décadence de l'autre ?

La couronne britannique compte un nombre important de

sujets catholiques, en Angleterre, en Irlande, au Canada, en Australie et ailleurs. Les Etats-Unis comptent 12 millions de catholiques, et aucune des confessions réformées de la grande république n'est aussi nombreuse ni aussi cohérente. Les catholiques, en Allemagne, sont plus de 20 millions, soit un grand tiers de l'empire ; ils dominent dans plusieurs des Etats et plusieurs des provinces les plus riches, nous le verrons ; ils forment le parti le plus notable du Reichstag. Donc, l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis ne sont pas purement et simplement des nations protestantes, et il n'est pas juste de mettre tous leurs succès à l'actif du seul protestantisme.

D'autre part, quand l'Espagne, l'Autriche, la France dominaient le monde, elles étaient sans doute des nations catholiques ; mais précisément aujourd'hui qu'elles subissent une décadence relative, une partie plus ou moins notable de leurs populations vit sous l'influence de forces très anticatholiques : révolution, libre-pensée, franc-maçonnerie, protestantisme, finance juive. Ceci est vrai même en Espagne, davantage en Autriche, et combien plus en France, sous la troisième République ! Donc ces trois pays ne peuvent plus être nommés, sans réserve, des nations catholiques.

Et puis, on devrait étendre le parallèle à un plus grand nombre de peuples. On devrait nous montrer si les Etats protestants de Danemark, de Suède et de Norvège ont conquis une supériorité transcendante.

Il faudrait aussi ne pas oublier l'Italie, qui, malgré la part qu'a prise la révolution dans ses destinées, reste un peuple en grande majorité catholique. Or, de 1800 à 1900, l'Italie montait de 15 à 32 millions d'habitants. La voilà devenue grande puissance militaire, maritime, commerciale. Plus heureuse que nous, elle voit aujourd'hui ses fonds publics atteindre 105 et davantage. Son budget réalisait 41 millions d'excédents pour 1900-1901, et, pour 1901-1902, un excédent de 63 millions (1)

A côté de la Hollande, en majorité protestante, la Belgique, en majorité catholique, ferait-elle mauvaise figure ? La popu-

(1) Cf. le *Correspondant* du 25 janvier 1902, p. 237-238, et tout l'article financier de M. GEORGES-RAPHAEL LÉVY, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} septembre 1903.

lation belge s'est élevée de 4 337 000 à 6 744 000 habitants, entre 1840 et 1900. Le commerce total du royaume atteignait 3 282 millions de francs en 1870, et 7 005 863 000 francs en 1901. Les exportations étaient, en 1840, de 139 229 000 francs; en 1902, de 1 857 883 000 francs, et en 1903, de 1 949 503 000 francs, tout près de 2 milliards. Le budget annuel se solde par des excédents de 6, 9, 12, 17 millions. Toutes les libertés nécessaires, et en particulier le droit d'enseignement et le droit d'association, trouvent chez nos voisins du Nord la plénitude de leur loyal exercice. Nulle part la vie publique n'est plus intense et ne réalise avec plus de souplesse l'accord de la liberté et de l'autorité. Enfin, par ses institutions sociales — coopératives, mutualités, syndicats, pensions de vieillesse, habitations ouvrières, — la Belgique marche en tête de l'Europe. Voilà pourquoi bien légitime est l'enthousiaste fierté avec laquelle ce petit peuple prospère vient de célébrer le soixante-quinzième anniversaire de son indépendance, rendant d'abord un hommage national à Dieu, puis couvrant d'acclamations son roi patriote et son gouvernement catholique (1).

« L'éclatante prospérité de la Belgique actuelle, écrivait naguère M. Edouard Drumont, est un éloquent et péremptoire démenti à tous ceux qui prétendent que les pays catholiques sont irrémédiablement voués à la décadence. Les pays catholiques qui sont en décadence sont ceux qui ne sont pas restés catholiques. . . »

De tout cela, il résulte que la grandeur *exclusive* des pays protestants et la déchéance *universelle* des pays catholiques *n'est pas du tout un fait acquis*.

Au sujet de l'interprétation que l'on a donnée à ce prétendu fait, une observation critique paraît nécessaire. On dit que le principe protestant ne peut amener que l'essor économique des peuples et leur équitable liberté politique; au contraire, le principe du catholicisme produirait nécessairement la ruine des initiatives économiques, et, en politique, conduirait les nations au despotisme et à l'anarchie.

(1) Cf. *l'Economiste français* des 19 et 26 mars 1904. — GEORGES BLONDEL, *La France et le marché du monde*, p. 83. Paris, Larose, 1902. In-12.

Mais, si l'assertion est exacte, ce double effet a dû exister partout et toujours, puisqu'il tient à la *nature même des choses*. Là où le principe catholique a prévalu, il faut qu'on nous montre la décadence économique et politique. Là où le principe protestant a régné, il faut qu'on nous montre l'essor économique uni à l'ordre et à la liberté politiques. Sans quoi, le système formulé par Emile de Laveleye s'écroule comme un château de cartes.

Or, la prospérité remarquable de certains pays protestants actuels est relativement récente et pourra bien ne pas durer toujours. Durant plus de deux cents ans, l'Allemagne protestante a donné le spectacle d'une lamentable stagnation agricole, industrielle et commerciale. En politique, la Réforme allemande provoquait ces « jacqueries » que furent, au xvi^e siècle, la guerre des paysans et la révolte des anabaptistes ; puis elle enrichissait les princes germaniques des dépouilles de l'Eglise, leur livrait sans contrôle la conscience même des peuples, et leur permettait d'imposer à tous le plus rigide « absolutisme » jusqu'à la fin du xviii^e siècle. Quant au protestantisme anglais, il a commencé par les caprices voluptueux d'un abominable tyran ; il a favorisé l'« absolutisme » d'Elisabeth et de Jacques I^{er} ; puis il a causé la « révolution » puritaine, y compris le régicide ; il a connu enfin le « despotisme » de Cromwell. Il est donc permis de dire que ni l'absolutisme ni l'anarchie révolutionnaire ne sont le monopole des régimes catholiques ou le fruit spécial des principes catholiques.

D'autre part, le moyen âge catholique a vu fleurir d'assez belles *libertés politiques*, et surtout communales ou professionnelles, unies au respect de l'autorité. Singulièrement brillante a été la *prospérité commerciale* de ces puissances catholiques que furent, par exemple, la *Ligue hanséatique* allemande et l'opulente république aristocratique de *Venise*. Quand les *Espagnols* et les *Portugais* se sont lancés à travers l'Océan, l'initiative ne leur a pas fait défaut trop complètement, et la qualité de catholiques n'a empêché ni Christophe Colomb ni Vasco de Gama de découvrir les nouveaux mondes (1).

Donc, le *fait* de l'universelle prépondérance des Etats pro-

(1) Cf. BALMÈS, *Le Protestantisme comparé au Catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne*. Paris, 1842. Dux vol. in-8°

testants n'est pas incontestable, et l'*interprétation* qu'on lui fait subir est encore moins rigoureuse.

Le système de la supériorité protestante, sous la forme que lui a donnée Laveleye, nous semble devoir être écarté comme mal établi et trop absolu. On ne peut raisonnablement dire qu'en matière économique et politique le catholicisme soit, par la fatalité de ses principes, une cause de décadence pour les peuples, et le protestantisme une cause nécessaire de grandeur et de prospérité.

Mais un système qui est faux dans sa généralité peut contenir néanmoins quelque chose de vrai. Nous allons donc rechercher loyalement et avec quelque détail les causes de l'inégale fortune qu'ont aujourd'hui diverses contrées protestantes et diverses contrées catholiques.

Nous nous placerons d'abord au point de vue de la *richesse matérielle* et de la *puissance politique*, et ensuite au point de vue du *bon ordre social*.

Peut-être, en certains cas, les faits nous obligeront-ils de reconnaître l'influence, heureuse ou malheureuse, du protestantisme et du catholicisme.

(A suivre.)

VIENT DE PARAÎTRE

TRAITE ELEMENTAIRE de Zoologie et d'Hygiène

PAR

L'ABBÉ V.-A. HUARD.

Volume in-8° de VIII-260 pages, illustré
de 202 gravures dans le texte.

Le premier ouvrage de ce genre qui ait été publié dans la province de Québec. Le seul traité d'histoire naturelle qui ait été fait spécialement au point de vue de la province de Québec.

Prix : l'ex., \$ 0.75. — *Franco*, \$ 0.82. — \$ 8.00 la dz.

En vente : Au Secrétariat de l'Archevêché de Québec. Au Musée du Parlement, Québec. Chez les principaux libraires de Québec et de Montréal.